



Cahiers de recherches médiévales et humanistes

Journal of medieval and humanistic studies
Comptes-rendus | 2015

Vanessa Obry, *Et pour ce fu ainsi nommee. Linguistique de la désignation et écriture du personnage dans les romans français en vers des XII^e et XIII^e siècles*

Alain Corbellari



Electronic version

URL: <http://journals.openedition.org/crm/13329>

DOI: 10.4000/crm.13329

ISSN: 2273-0893

Publisher

Classiques Garnier

Electronic reference

Alain Corbellari, « Vanessa Obry, *Et pour ce fu ainsi nommee. Linguistique de la désignation et écriture du personnage dans les romans français en vers des XII^e et XIII^e siècles* », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* [Online], Comptes-rendus, Online since 16 February 2015, connection on 15 October 2020.
URL : <http://journals.openedition.org/crm/13329> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/crm.13329>

This text was automatically generated on 15 October 2020.

© Cahiers de recherches médiévales et humanistes

Vanessa Obry, *Et pour ce fu ainsi nommee. Linguistique de la désignation et écriture du personnage dans les romans français en vers des XII^e et XIII^e siècles*

Alain Corbellari

REFERENCES

Vanessa Obry, *Et pour ce fu ainsi nommee. Linguistique de la désignation et écriture du personnage dans les romans français en vers des XII^e et XIII^e siècles*, Genève, Droz (« Publications romanes et françaises » 259), 2013, 466 p.
ISBN 978-2-600-01712-1

- 1 Au croisement de la linguistique et de la littérature, Vanessa Obry nous offre avec sa thèse une contribution importante à l'histoire des débuts du roman français (et donc européen), qui relance un débat dont les jalons importants ne sont pas légion.
- 2 De prime abord, le corpus principal sur lequel est basé l'ouvrage peut sembler maigre et arbitraire : en se fondant sur le *Conte de Floire et Blanchefleur*, *Ille et Galeron* de Gautier d'Arras et *Galeran de Bretagne* de Renaut, l'auteure examine cependant trois générations d'écrivains : des premiers suiveurs du roman antique aux épigones de Jean Renart en passant par le principal concurrent de Chrétien de Troyes, ce sont bien les quelque quatre-vingts premières années du roman médiéval qui sont prises en compte, et les autres grands auteurs de cette période ne sont pas oubliés. Les rapports de *Floire et Blanchefleur* avec la matière de France, ceux qu'entretiennent *Ille et Galeron* avec le lai d'*Eliduc* et *Galeran de Bretagne* avec celui du *Fresne* de Marie de France, l'appartenance d'au moins deux des textes au sous-genre du roman idyllique permettent de tisser des liens

avec d'autres récits, sans oublier que la grande ombre de Chrétien de Troyes ne cesse de planer sur toute l'étude. Le livre de Danièle James-Raoul, *Chrétien de Troyes, la griffe d'un style*, qui a récemment renouvelé l'étude stylistique du roman médiéval, est ainsi volontiers sollicité par Vanessa Obry, qui n'entend cependant pas se laisser hypnotiser par le plus grand romancier du XII^e siècle. Pour elle, en effet, « les textes réunis sous la signature de Chrétien » représentent « un ensemble exceptionnel dans le paysage littéraire de cette époque et toutes les œuvres ne peuvent probablement pas être l'objet d'une telle approche » (p. 428) ; elle précise d'ailleurs, à propos de la question de l'anonymat des personnages, qu'« il n'y a pas, après Chrétien, d'évolution uniforme du roman en vers » et que « voir dans ces caractérisations une régression par rapport à Chrétien de Troyes constituerait un jugement de valeurs à [ses] yeux sans intérêt » (p. 119). Ce qui est d'autant plus vrai que la tendance de Chrétien de Troyes à multiplier les personnages anonymes se voit directement contredite par son adaptateur allemand Wolfram von Eschenbach (à qui Vanessa Obry ne fait aucune allusion), qui prend un malin plaisir à nommer dans son *Parzival* tous les personnages dont Chrétien cache l'identité, dans un effort d'universalisation de son propos qui n'est pas sans rapport avec la « tension vers l'universel » que Friedrich Wolfzettel (cité p. 64) diagnostique chez Gautier d'Arras.

- 3 Vanessa Obry commence par baliser de manière très claire le champ de sa réflexion : croisant théorie de la référence (dans la lignée, en particulier, de Kripke et de Georges Kleiber) et analyse de corpus, elle cherche à se tenir à égale distance de « deux pôles » aussi insatisfaisants l'un que l'autre lorsqu'ils sont indûment privilégiés : « l'approche fonctionnelle et l'identification psychologique » (p. 11). Pour ce faire, l'auteure articule son analyse en trois parties (de deux chapitres chacune) dessinant un parcours qui complexifie à chaque étape le lien entre référence et matériau littéraire. La première partie, « Le matériau du personnage : fondements pour une étude en contexte des désignateurs », commence par un repérage des désignations des personnages du corpus et se poursuit par une analyse statistique des termes utilisés (à ce propos – minuscule détail – l'utilisation du terme « figure » pour désigner les tableaux récapitulatifs peut sembler curieuse, étant donné que l'ouvrage ne comprend aucune illustration : s'agissait-il là d'une contrainte éditoriale ?). Entre autres remarques que peut suggérer la lecture des tableaux, signalons en passant qu'un seul des trois textes du corpus, le *Conte de Floire et Blanchefleur*, fait usage du mot « dru », sans doute sous l'influence des romans de *Tristan*, ce qui semble confirmer le sémantisme particulier (et sans doute spécialisé pour une certaine forme d'amour) de ce terme.
- 4 La deuxième partie, « Les désignateurs dans le récit : des mots à la construction du personnage », élargit l'enquête en abordant l'utilisation des désignateurs en situation et la construction de leur entourage, puis leur utilisation pragmatique, en particulier dans les cas de dislocation. La troisième partie, « Par le nom (re)connaît-on le personnage ? Les rapports entre désignateurs et référents », fait un pas de plus vers la compréhension littéraire globale en passant à de véritables analyses d'ensembles. Évoquant d'abord les marqueurs du récit, puis les expressions qui peuvent décider de l'interprétation à donner aux divers récits, Vanessa Obry montre que la linguistique n'est jamais pour elle une fin en soi mais que ses acquis doivent servir à l'explication globale du texte. Ce faisant, elle se montre fidèle à une définition compréhensive de la *philologie*, défendue en particulier par Jean Rychner dont elle ne manque pas de citer les plus importantes études, en particulier celle sur le « style de la sympathie » (p. 351). Signe supplémentaire de son ancrage philologique : l'auteure porte une attention

constante aux variantes manuscrites, qui lui servent souvent à affiner et à nuancer ses remarques.

- 5 L'influence de l'approche syntaxique de Christiane Marchello-Nizia, Marie-Louise Ollier et Dominique Lagorgette est également patente et tout à fait revendiquée. En témoigne en particulier le très beau développement de la troisième partie sur les rapports de l'adverbe « or » et du nom (p. 339-346), qui se clôt par la remarque parfaitement étayée que « partout, le rôle structurant des vers introduits par 'or' est attesté » (p. 346).
- 6 La démonstration est parfois très minutieuse, mais jamais ennuyeuse, le propos avance toujours avec fluidité et les moments plus théoriques (en particulier p. 123-133 et p. 295-297) sont habilement répartis là où ils peuvent faire rebondir l'analyse. Les thématiques du semblant (p. 383), de l'individuation (p. 384), du signe (p. 386) sont introduites avec bonheur et même une allusion (qui pourrait sembler reconduire un vieux poncif) à l'autotélisme de la littérature s'avère pertinente dans le contexte où elle est employée : en effet, remarquer à la suite immédiate de l'affirmation que « le langage n'est transparent à rien, sinon à lui-même » que « les désignateurs sont liés aux référents comme le monde de la création coïncide avec la réalité » (p. 396) permet de sortir de l'ornière d'une théorie qui a fait son temps en réinvestissant l'œuvre littéraire d'un lien nécessaire, mais non naïf, avec le monde.
- 7 De Dragonetti à Michel Zink, l'éventail des critiques cités est donc vaste et toujours pertinent, et les grandes synthèses récentes, comme celles de Corinne Pierreville sur Gautier d'Arras ou de Marion Vuagnoux-Uhlig sur le roman idyllique, sont solidement mises à contribution.
- 8 En fin de compte, la triple caractérisation qui se dégage des trois œuvres sur lesquelles l'étude met l'accent dessine une évolution remarquablement résumée dans cette remarque synthétique de la p. 386 : « On passerait ainsi d'un signe rendant toujours compte de la nature de son référent au point de coïncider avec lui dans le *Conte de Floire et Blanchefleur*, à un signe qui se cherche sans vraiment affirmer son adaptation dans *Ille et Galeron*, et enfin à un signe qui ne correspond jamais parfaitement à son référent dans *Galeran de Bretagne* ». Le lien avec Chrétien de Troyes est fait en p. 408, où l'on lit que le romancier champenois et Gautier d'Arras « témoignent ainsi, chacun à leur manière, d'une complexité du personnage », tandis que dans le cas du *Galeran de Bretagne* « on peut parler de l'élaboration d'une véritable réflexion métalinguistique », favorisée, il est vrai, par le fait que le roman de Renaut reprend à Jean Renart le procédé de l'insertion lyrique qui complexifie de manière significative l'énonciation du texte. Peut-on généraliser ces remarques à tous les romans du XIII^e siècle ? Rien n'est moins sûr (manque en particulier une ouverture sur le roman en prose, dont Vanessa Obry se contente de dire qu'il « s'inscrit précisément dans la continuité de Chrétien » – p. 119), mais il suffit au fond que l'élargissement de la gamme des possibles sur les trois générations qui voient la naissance du roman occidental ait pu être ici démontré.
- 9 On excusera quelques menus flottements, comme les rares moments où Vanessa Obry parle de « la critique » sans préciser très clairement ses sources (voir p. 392) ou des remarques telle celle rappelant que la bibliographie sur le statut de langue morte de l'ancien français est « vaste » (p. 421 – certes !); on préférera « personnification allégorique » à « allégorie » (p. 47) et « modificateurs » à « modifieurs » (p. 174). Mais en dépit de quelques phrases un peu maladroites (p. 94 : « centrons l'analyse sur les personnages les plus centraux »), on n'en saluera pas moins, sur l'ensemble du texte, la précision, l'élégance et la clarté de la langue.

- 10 Quelques remarques formelles : p. 56, ligne 4, lire « adjectif » ; la 14^e ligne de la p. 90 présente quelques termes incohérents semblant témoigner d'un état antérieur imparfaitement modifié du texte ; il manque un « que » à la fin de la 2^e ligne de la p. 291 ; enfin, les 6^e et 7^e lignes de la p. 404 constituent en fait une citation.
- 11 En fin de compte, on ne peut que féliciter Vanessa Obry de nous avoir prouvé que la jeune génération des médiévistes comprenait encore des chercheurs pour qui linguistique, littérature et philologie étaient des termes complémentaires dont l'articulation restait nécessaire dans une étude intelligente et informée du texte médiéval. Après des débuts si prometteurs, nous attendons avec impatience ses futurs travaux, car sa thèse nous prouve amplement que l'étude stylistique de la littérature des XII^e et XIII^e siècles est toujours riche d'avenir.